

Le bal hors du temps

Autor(en): **Bruckert, Raymond**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **107 (2004)**

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-550078>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le bal hors du temps

Raymond Bruckert

Illustrations de Rémy Grosjean

La conspiration du silence

Cette étrange histoire se déroule dans une localité de Franche-Comté que je ne citerai pas pour éviter de mettre ses habitants dans l'embarras ou de rallumer de vieilles querelles passablement assoupies. Je serai tout aussi discret sur le nom de la famille d'agriculteurs qui m'hébergea alors que j'étais encore adolescent. Si les seconds sont passés de vie à trépas il y a bien quelques lustres, leur patronyme reste très répandu et leurs descendants collatéraux sont toujours là à faire bloc pour défendre leur mémoire, la mémoire du clan, l'honneur du village.

A l'époque de mes dix-sept ans, j'avais été invité à passer quelques jours chez des paysans francs-comtois que mes parents avaient connus banalement au bord d'une petite départementale où mon père était tombé en panne de voiture. Zéphyrin, l'agriculteur, nous avait dépannés en nous remorquant jusqu'à la ville voisine avec son tracteur. Zéphyrin et mon père s'étaient liés d'amitié. L'un et l'autre étaient férus de musique classique. Le premier jouait admirablement du violon en dépit de ses grosses mains calleuses. Le second avait suivi une classe de conservatoire de piano. Le pianiste fluët, pâlichon aux mains translucides, grand lecteur devant l'Eternel, et le paysan robuste, carré, hâlé à l'année, spécialiste en apiculture, passaient des dimanches après-midi entiers en compagnie de Schubert, de ses 634 lieder alors répertoriés, de son Inachevée, de sa grandeur tragique, de son inspiration dans le fantastique.

Zéphyrin était marié à Elise, et le couple était resté sans descendance. Elise, remarquablement douée de ses dix doigts, consacrait ses soirées à confectionner des gobelins dans leur grande ferme située légèrement à l'extérieur du village. Cette vaste bâtisse avait quelque chose de fascinant et ne ressemblait à aucune autre maison paysanne de l'endroit. Avec sa large façade de pierres de taille apparentes au lieu du traditionnel crépi blanchi à la chaux, ses meneaux finement ciselés et leurs croisillons tarabiscotés, sa grande porte charretière en ogive, elle recelait un je-ne-sais-quoi d'aristocratique et de mystérieux. Ce n'est pas un paysan qui l'avait construite, cela se voyait à ces raffinements architecturaux dont même un riche laboureur aurait hésité à payer la folle dépense.

Zéphyrin et Elise s'étaient spontanément pris d'affection pour mes parents et pour moi. Ils n'avaient pas hésité à nous proposer de nous céder une chambre d'amis au premier étage où nous pourrions venir de temps en temps passer nos fins de semaine, toutes consacrées par les deux hommes à la délicate interprétation des œuvres de Schubert en priorité, mais également de cet enfant gâté de Mendelssohn, charmeur et imitateur – ce «gâtion», comme disait mon père –, de son ami Schumann, l'éternel incompris, de Brahms, le génial ours mal léché. L'agriculteur apiculteur violoniste, qui avait enfin rencontré un compagnon musicien à la hauteur de ses ambitions, était aux anges et il se colportait même au village que les jours où son ami le pianiste était là, le cheptel restait dans un affligeant état d'abandon... Cela se percevait aux mugissements désespérés qui provenaient de l'étable, mugissements qui n'avaient qu'un fort lointain rapport avec les accents mélancoliques du *Songe d'une nuit d'été*.



Par une fuligineuse après-midi de juillet surchargée d'orages menaçants, mon père donc m'amena chez Zéphyrin pour une dizaine de jours de détente post-scolaire. L'air était d'une lourdeur réellement accablante. Les sapins de la crête voisine paraissaient plus noirs que jamais, les taons nous attaquaient en de féroces ballets concentriques. Les hirondelles volaient au ras du sol. Tout le village, en dépit des menaces célestes, en était aux moissons. Une moissonneuse-batteuse monumentale grignotait posément la large tache de blé qui coiffait la colline dominant la bourgade, et soulevait une balle grise dont le nuage esquissait dans la pente le spectre d'une avalanche au ralenti.

Les tracteurs allaient et venaient en un ballet nerveux, tirant les uns de lourds chargements de bottes de paille, les autres de gros chariots remplis de grain fraîchement battu. A la couleur brun grisâtre des épis encore debout, on devinait que la saison avait été humide. Cette journée, jusque-là sèche et ensoleillée, revêtait une importance capitale si on en tirait parti sans tergiverser. Dans une heure ou deux, un déluge de grosses gouttes tièdes ou de grêlons se déchaînerait et la récolte serait à moitié anéantie. Il fallait faire vite et même Zéphyrin, d'habitude fort placide, l'avait compris, laissant tomber l'archet pour se démener en tous sens, le feutre cabossé de travers sur sa tignasse en bataille.

Ne sachant comment donner le vrai coup de main dans un tel hourvari sans créer d'accident, mon père et moi avons battu en retraite dans la cuisine où Elise préparait fébrilement les « quatre-heures » pour son mari et les saisonniers. Et c'est là qu'enfin nous pûmes nous rendre utiles en coupant les tranches épaisses de pain, fromage et saucisse, en préparant les gourdes de vin et de cidre fermenté. Chargés l'un et l'autre d'une généreuse corbeille de victuailles recouverte d'un linge, nous escaladâmes la pente à l'est de la maison. Personne ne nous vit arriver, tant l'activité était intense. Après un court instant d'hésitation, nous déposâmes les corbeilles au pied de la croix qui dominait le carrefour des chemins du finage et retournâmes à la ferme, penauds de ne pouvoir participer plus virilement à ce grand rite annuel de la rentrée du grain.

La bonne conscience en berne, mon père repartit à plus de dix heures du soir, ayant à peine eu le temps d'échanger dix mots avec un Zéphyrin méconnaissable, le visage lacéré de longues traînées de poussière agglomérée à la sueur desséchée. La moisson était faite, et bien faite ! On se reverrait dans une dizaine de jours, au calme derrière les lutrins chargés de rêves inassouvis.

Elise s'empara d'autorité de ma valise et me conduisit jusqu'à ma chambre, située à l'étage au bout d'un long corridor de dalles rouges et de murs revêtus de lambris. La porte, en bois finement sculpté, brunie par les siècles, donnait sur une pièce basse de plafond, mais aux vastes proportions. Tout indiquait que le lieu n'était pas réservé jadis à un modeste tâcheron. C'est là que le propriétaire ou son fermier, apparemment

fort aisé, devait héberger ses hôtes. Le mobilier, d'une élégance rustique et soigneusement ciré, portait vaillamment ses deux ou trois cents ans d'âge. Ce qui me frappa, à part la gracieuse cheminée au manteau de marbre – un beau cipolin des Alpes dans un pays pareillement reculé! – ce fut la bibliothèque d'angle, une bibliothèque qui aurait fait saliver le plus blasé des bouquinistes, n'eût été que par la richesse des vieilles reliures de maroquin rehaussées de délicats filets et tarabiscotages dorés. Tous les grands philosophes du 18^e siècle devaient y figurer... en édition originale, pardon! même les 35 in-folio de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, ou *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*! Sinon, les derniers rayons du haut étaient chargés de romans policiers et de revues jaunies aux pages écornées d'extraction incomparablement moins illustre. Seuls quelques exemplaires dépareillés de la *Revue des Deux Mondes* tentaient d'en relever le niveau.

Le lendemain matin, Zéphyrin, au petit-déjeuner qui se prenait à la longue table de la cuisine, m'informa que je n'aurais aucun compte à rendre, ni à lui, ni à sa femme, que j'étais totalement libre de mes mouvements et qu'il ne m'avait pas invité pour que je l'aide aux travaux des champs qui, d'ailleurs, allaient connaître une trêve de quelques semaines avant l'engrangement des derniers regains. Les vaches étaient bien gardées dans leur enclos récemment électrifié, et la traite, matin et soir, se faisait depuis une année à la machine. En revanche, je pourrais accompagner Elise dans ses courses à la ville, de quoi faire provision de revues.

Livré à moi-même dès le premier jour, j'avais tenté, abstraction faite des menus services rendus à la maîtresse de maison, de rechercher de la compagnie parmi la jeunesse du cru, mais en vain. Il faut dire que la population était vieillissante, comme dans la plupart des localités de montagne de cette province perdue, et que les jeunes se faisaient rares, très rares. Ceux qui restaient au pays n'étaient peut-être pas les plus futés ou alors, c'étaient déjà de très gros travailleurs que les tâches agricoles accaparaient totalement, sans avoir oublié de les vieillir prématurément. Donc, en résumé, j'étais seul et désespérément seul, avec les livres que j'avais emportés et ceux de la bibliothèque de mes hôtes. Or, cette vie au grand air, surtout dans une première phase, celle de la découverte, n'incitait pas à la lecture, mais plutôt aux escapades.

A cette époque-là, et encore à dix-sept ans, si on ressentait de fortes pulsions, il n'était pas question de courtiser les filles, surtout à la campagne où elles étaient en permanence chaperonnées par les jeunes mâles de l'endroit qui veillaient jalousement sur ce qu'ils considéraient comme leur bien exclusif, en quelque sorte leur fief inaliénable. J'avais encore en mémoire les rencontres sanglantes et les expéditions punitives que déclenchait la plus petite velléité d'amourette dans les villages autour du domicile de mes parents, pugilats qui réduisaient *La Guerre des boutons*

à un échange de bons procédés. Quant à la botanique, ce n'était pas mon fort. En dépit de mon inclination pour la faune et la flore, «herboriser» à la Rousseau ne m'avait jamais enthousiasmé, encore moins «marcher à quatre pattes», pour rappeler l'ironie féroce de Voltaire s'adressant à l'auteur du *Discours sur l'origine de l'inégalité*... Ce qui m'attirait, c'étaient les vieilles pierres, les puits abandonnés, les arrière-cours envahies par les ronces, les chapelles pétrifiées dans le temps suspendu de l'oubli.

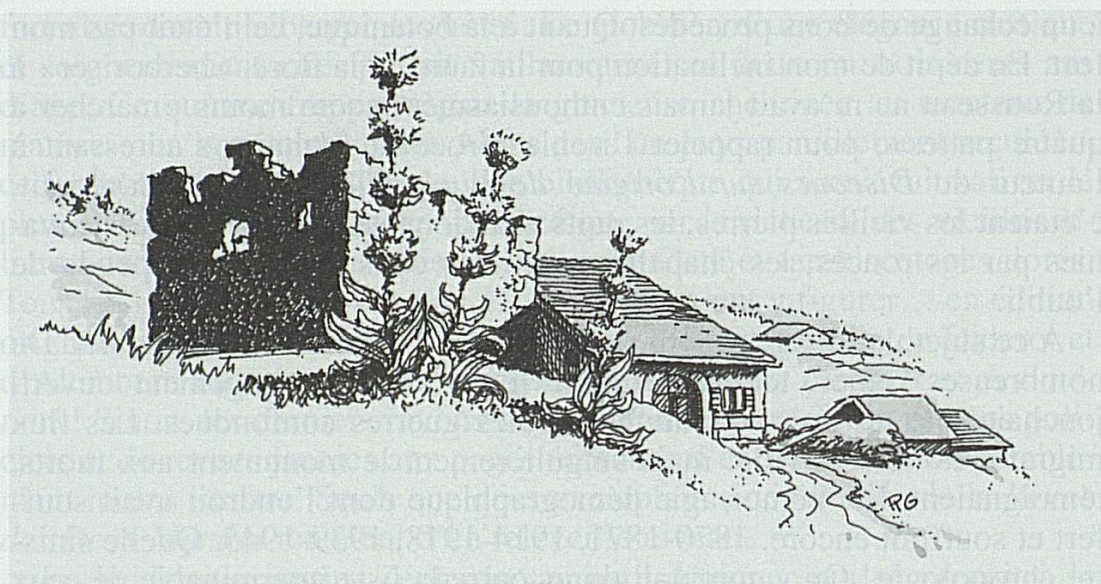
A ce sujet, le village regorgeait de tout ce qui pouvait me fasciner. De nombreuses ruines, tel un véritable livre d'histoire largement ouvert, jonchaient le territoire communal, toutes guerres confondues. Les flux migratoires vers la ville, mais singulièrement le monument aux morts, témoignaient de l'hémorragie démographique dont l'endroit avait souffert et souffrait encore. 1870-1871, 1914-1918, 1939-1945. Quelle sinistre chronologie ! On y comptait donc, outre la liste interminable de ceux qui étaient «morts pour la Patrie», un bon quart d'immeubles dévastés et non reconstruits, de quoi occuper mes journées.

A l'usage, hélas, je dus constater que l'exploration des vieilles pierres ne se faisait pas impunément. Elles avaient depuis longtemps déjà fait l'objet de fouilles têtues de la part des anciens propriétaires, de leurs héritiers ou des voisins, et ne recelaient plus que quelques caves aux voûtes dangereusement instables, remplies d'antiques instruments aratoires, de vieux tonneaux défoncés, de ronces et de reptiles.

Il aurait fallu creuser systématiquement pour mettre au jour quelque trésor oublié. La terre battue remuée, les dalles déplacées attestaient qu'on y avait pensé avant moi. Enfin, je n'aurais pas osé ainsi m'attaquer, au vu et au su de tout le monde, à un patrimoine inconnu, même en déshérence. La mairie avait un plan d'assainissement des lieux, mais attendait un hypothétique financement de l'Etat pour faire place nette et gagner de très belles parcelles où un jour (?), dans une ZUP, une ZAC, une ZAD ou une ZI, l'on construirait pour les jeunes et les industries qui reviendraient au pays.

En revanche, la grande ruine qui dressait ses trois hauts murs de pierre de taille derrière la ferme de Zéphyrin était à ma disposition, et Elise m'avait même indiqué, avec beaucoup de réticence, l'endroit où je pourrais faire provision de tout l'outillage nécessaire à mes fouilles. Le bruit courait que cette partie ruinée n'avait jamais été explorée sérieusement et une insistante légende se colportait à son sujet. Le soir même, après souper, Zéphyrin me raconta ce qu'il en savait encore, ce qu'il avait appris de son père qui lui-même le tenait de son grand-père, et ainsi de suite.

Autrefois, la ferme actuelle n'était qu'une dépendance étonnamment accolée à un manoir dont il ne subsistait que trois pans de mur, le quatrième, le mur de refend, constituant la partie arrière de l'exploitation



agricole. Le village avait été mis à feu et à sang par la Révolution, et les anciennes archives du lieu avaient disparu. Rôles de propriétés et registres d'état civil étaient demeurés à jamais introuvables. Quant au maître de céans, le seigneur de Belval, il avait péri avec toute sa famille dans le mystérieux incendie de son château, bien avant l'éclatement des troubles révolutionnaires. Tout ce qu'on savait encore de cette lignée à jamais diluée dans les entrelacs de l'histoire, c'est que le dernier Belval, Philippe, avait servi sous Louis XV et s'était distingué à la bataille de Fontenoy, en 1745, en qualité d'estafette de Maurice de Saxe. Après quoi, les archives militaires restaient muettes à son sujet.

Zéphyrin suppose que, démobilisé, l'officier de Belval rentra au pays où il mena une existence de gentilhomme campagnard jusqu'au moment de la grande catastrophe. A partir d'ici, on se perd en conjectures sur le déroulement des événements. Le curé de l'époque en avait bien fait mention dans un courrier envoyé à l'évêché, et de vagues traces en subsistaient dans les minutes trouvées au presbytère, mais par là aussi la guerre était passée. Un bombardement américain, chargé de rétablir la civilisation, avait partiellement détruit les archives diocésaines en 1944. Rien ne restait donc de cette famille, sinon une bien problématique correspondance éparse, profondément enfouie dans les coffres de certains vieux aristocrates du pays.

Et Zéphyrin de conclure, fataliste: «Tu vois, mon jeune ami, la guerre va jusqu'à détruire la mémoire des choses et des gens. Quant aux ruines du manoir, auxquelles elle n'est pour rien, elles ont déjà été auscultées, fouillées, mais sans résultat. La grande cave s'est effondrée il y a plus d'un demi-siècle, mais n'avait rien révélé à mon père qui l'avait sondée en compagnie d'un vieil archiviste à la retraite. Je crois d'ailleurs que c'est à la suite de ces fouilles que l'effondrement est survenu. Aussi, si

tu vas mettre ton nez par là, fais bien attention. Depuis cinquante ans, aucun mur n'a été consolidé, rien n'a été étayé. Les risques d'éboulement sont grands. De toute manière, en deux siècles, les tentations ont toujours été fortes de prospector ces ruines sans propriétaire. On n'en a pas la preuve, mais elles furent certainement minutieusement inspectées longtemps avant que ma famille ne rachète le bien à la municipalité. Des dépouilles aristocratiques, tu penses ! on n'allait pas les négliger ! Ce qu'il y a de réellement miraculeux, c'est notre ferme, qui n'a pas été engloutie dans le brasier. »

Zéphyrin s'était levé pour monter se coucher. A la deuxième marche, il se ravisa, revint au milieu de la cuisine et s'assit sur le long banc. Les deux coudes sur la table, mains jointes, il me considéra longuement, l'air pensif :

– Tu crois en Dieu ? A l'au-delà ? Au fond, on y croit ou on n'y croit pas. Quand on demande : croyez-vous en Dieu ? à l'au-delà ? les gens répondent généralement par oui ou par non, et ceci, évidemment sans la moindre preuve, avec quelquefois une pointe d'hésitation. Pour les fantômes, c'est autre chose. Les réponses seront plus emberlificotées. Ton interlocuteur se tortillera sur sa chaise, trouvera même toutes sortes de faux-fuyants pour ne pas répondre, alors qu'il vient à l'instant d'affirmer qu'il croit en Dieu ou qu'il n'y croit pas, duquel il n'a pas plus de preuves de l'existence ou de la non-existence que pour les spectres.

» L'ennui, avec les fantômes, c'est qu'on en a déjà vu et qu'on continue d'en voir. Et pourtant, pour le commun des mortels, ils n'existent pas. Dieu, l'au-delà ? Pour les uns oui, pour les autres non. Les fantômes ? Plutôt non. Malgré tout, on en voit et on interprète ces visions de toutes les manières possibles, rêves, fantasmes, hallucinations, que sais-je. Je ne suis que fort peu versé dans la psychologie et dans ses méandres compliqués.

» Si les ruines du manoir t'intéressent, pense à ce que je te dis. Je ne veux pas t'influencer, encore moins te faire peur, mais je tiens à te mettre en garde. Ici, au village, pour une bonne moitié des habitants, ça ne fait pas l'ombre d'un doute. Ils ne t'en parleront jamais. Par pudeur, mais aussi par peur de passer pour des demeurés mentaux, pour des culs-terreux superstitieux. Ils y croient.

Et Zéphyrin fit une pause, puis reprit, une tierce mineure plus bas :

» Ils l'ont vue, penchée à l'une des fenêtres vides de notre ruine, croisée dans les vergers, sur le chemin au pied de la croix du finage, à l'orée du bois, au beau milieu d'une clairière des prés de montagne, assise sur une souche, dans une nuit d'orage tourmentée par les rafales de vent et les éclairs qui déchirent brusquement l'obscurité compacte, sous un ciel de pleine lune aux nuages argentés qui fuient dans le vent, même quelquefois en plein midi au fond d'un verger, assise sur la margelle du puits du cimetière, enfin, n'importe où, n'importe quand, même à la veillée de

Noël sur le parvis de l'église. Au fond, je suppose que tout le monde l'a aperçue au moins une fois dans sa vie, mais personne ne t'en soufflera mot, même pas les enfants à qui on a dit de se taire, surtout pas eux que l'on a terrorisés à l'école pour qu'ils ne voient rien, pour qu'ils n'aient rien vu.

– Mais enfin, Zéphyrin, de quoi, de... qui veux-tu parler, et encore, sur un ton pareillement lyrique, un ton que je ne te connaissais pas ?

– Je ne me suis jamais drapé dans un rationalisme ombrageux. Ça n'aurait servi à rien, et je n'en ai pas les compétences. Quant à la foi, elle a fait suffisamment de ravages pour que je m'en méfie. J'ai bien dû me rendre moi aussi à l'évidence, mais c'est dur à t'expliquer. Tu vas me prendre pour un fada... Dans cette civilisation qui prétend avoir tout compris ou presque, qui tartine ses certitudes à longueur de revues scientifiques, dans ses laboratoires, sous ses microscopes, dans l'arrogance de ses déclarations fracassantes, démenties au prochain détour du chemin, dans sa description savante de mécanismes dont elle ignore tout de la provenance, des fins ultimes et du Grand Mécanicien...

– S'il te plaît, Zéphyrin, raconte. Je meurs d'impatience de savoir. De qui veux-tu parler ?

– De la... de la... «Jeune Dame». Là. Maintenant tu sais. Tu es entré dans le cercle des initiés. Si tu n'y crois pas, ça ne fait rien, mais ne te moque pas. Laisse-nous à nos croyances. C'est notre patrimoine, c'est nos rêves à nous, et personne n'en a peur... n'en a plus peur...

– Cette «Jeune Dame», c'est donc un fantôme, un fantôme qui peut apparaître dans les ruines du manoir, si j'ose me permettre, si j'ai bien compris. C'est étonnant, tu ne nous en avais jamais parlé lors de nos précédentes visites.

– Je ne sais pas comment tes parents auraient pris la chose. Avec ton père, on ne parle que de musique, et ta mère et Elise sont des mordues de gobelins et de géniales touilleuses de confitures. Si je t'en parle si ouvertement, c'est que j'ai compris que les ruines t'intéressent et même, me semble-t-il, te fascinent. Aussi ai-je préféré te préparer à une éventuelle rencontre. Une apparition en un lieu dangereux comme les murs branlants du manoir peut conduire à un accident. Maintenant, tu es prévenu. Tu peux y croire ou ne pas y croire, je t'ai averti.

»Tous ceux qui ont tenté de fouiller nos ruines ont rencontré d'incroyables difficultés. Ils ont même eu des accidents. Sans croire le moins du monde aux fantômes, ils ont promptement battu en retraite, contraints ou de leur plein gré. L'un s'était cassé une jambe dans des circonstances incompréhensibles, un autre avait reçu une pierre sur la tête, tombée d'un mur à peine plus haut que lui et qui avait été au préalable sérieusement ausculté, un troisième, un gaillard dans la force de l'âge, frais comme un gardon, avait contracté une angine foudroyante en plein été après une petite après-midi passée à faire des relevés à la chevillère.

Enfin, le fils de l'instituteur en était revenu défiguré par un effrayant eczéma qui avait laissé le médecin pantois. Ils en ont tous réchappé. Ils se sont tous guéris mais n'y reviendront plus.

» Ah oui ! j'oublie. Le fils du maréchal-ferrant qui réparait une croix du cimetière s'était trouvé nez à nez avec une jeune personne incroyablement belle qui n'avait rien d'un spectre. Pris de terreur, lui le gaillard qui savait courtiser les filles et ne s'en privait pas, avait bondi dans sa camionnette, et s'était retourné juste avant de démarrer. L'apparition n'était plus là. Le cimetière était vide. Son moteur refusa de partir. Une fois, deux fois, dix fois. Paniqué, Justin s'était enfui ventre à terre, ne cessant de regarder derrière lui pour voir s'il n'était pas suivi.

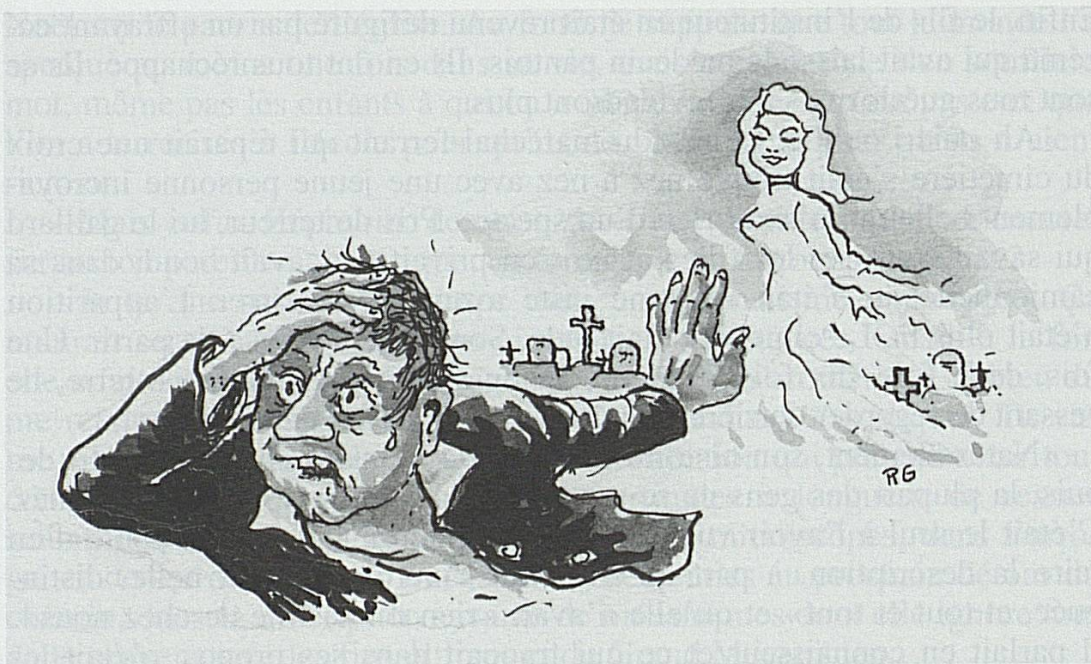
» Naturellement, son histoire avait fait le tour des chaumières. Et depuis, la plupart des gens ne se rendent sur les tombes qu'accompagnés. C'était le seul à l'avoir vue de si près et pourtant, il fut incapable d'en faire la description, à part qu'elle était «incroyablement belle, distinguée, et tout et tout» et qu'elle n'avait «rien d'une fille de chez nous». Il parlait en connaisseur et ce qui frappait dans ses propos, c'était les termes châtiés utilisés spontanément pour décrire cette apparition, qui n'était pas une «mouquère bien balancée», une «nana vachement bien roulée».

Et Zéphyrin de poursuivre :

» Mon père, véritable force de la nature, déjà me racontait que, chaque fois qu'il allait rendre visite à ses morts, il ne se passait pas cinq minutes avant qu'il n'ait d'horribles céphalées qui l'obligeaient à battre en retraite. Il s'en était ouvert au médecin, à l'apothicaire, qui tous les deux avaient bien ri quand ils avaient compris à quoi il voulait en venir. Le curé, lui, s'est toujours camouflé derrière sa soutane, sauf le dernier séminariste qu'on avait eu quelques mois à la cure.

» Moi, tout ce que je peux te dire de mes propres expériences, qui remontent à une dizaine d'années, puisque depuis lors je ne suis plus descendu dans le manoir, c'est que chaque fois que je me retrouvais au milieu de nos trois murs en ruine, j'entendais comme un bourdonnement sourd qui s'amplifiait. J'éprouvais une oppression croissante. Ce bourdonnement envahissait ma poitrine, ma tête, et tout devant mes yeux devenait bleuté, les murs, la végétation, la grande muraille de la ferme. Je n'avais plus qu'une envie, battre en retraite avant de ne plus être capable de retrouver la sortie.»

Il n'en fallut pas plus pour m'inciter à entreprendre sans tarder l'exploration des ruines du manoir. On connaît ces psychoses collectives qui mettent toute une société sens dessus dessous. Je ne voulais pas contredire Zéphyrin, au demeurant homme cultivé pétri d'une grande pondération, mais restais fort sceptique. Néanmoins, ses propos déroutants avaient échauffé mon imagination et je me voyais déjà comme plonger dans la tombe que l'on disait maudite de Toutankhamon, croiser Néferti



et Ramsès II au détour d'un couloir. L'égyptologue qui croyait sommeiller en moi se trouvait soudain transporté sur les bords du Nil, bien loin de ce placide village des collines verdoyantes du Jura.

Toutankhamon ! Cette malédiction mythique qui avait fait dix-sept morts parmi les savants découvreurs de la tombe. Elle avait tué Lord Carnavon, le mécène de l'expédition, sa femme et même leur chien... à des milliers de kilomètres de là. Les chercheurs, bien plus tard, découvrirent que cette mystérieuse hécatombe était due à un champignon microscopique, à une moisissure qui provoquait des broncho-pneumonies... *aspergillus flavus*, le mal des tombeaux. Tout cela m'avait paru bien prosaïque pour être vrai... ou alors, l'au-delà poussait la perversité à programmer des maladies mortelles totalement banales pour punir les profanateurs de tombeaux.

Le lendemain matin, à l'heure où le soleil caressait les sapins de la crête, abandonnant des paillettes de lumière sur les aiguilles gorgées de rosée, je me faufilai à l'intérieur des ruines par une petite poterne pratiquée à l'arrière de la basse grange dans l'épais mur de refend, passage voûté partiellement obstrué par l'effondrement du manoir. Ces trois hautes murailles me parurent plus imposantes encore vues du dedans. Tout l'intérieur avait été détruit par l'incendie et elles se dressaient, percées de larges croisées mortes, sur une hauteur d'une quinzaine de mètres. Une abondante végétation s'était depuis longtemps déjà insinuée dans les interstices qui apparaissaient entre les gros blocs de calcaire. Les intempéries, le gel, quelques petits frémissements telluriques, la luxuriance de la végétation enfin les avaient par endroit dangereusement

disjoints. J'identifiai trois frênes qui touchaient le couronnement, un hêtre passablement rabougri, quelques sapelots et un large parterre de ronces.

Fouiller là-dedans tenait de la gageure. Il faudrait commencer par défricher, débroussailler, inspecter la solidité de la ruine. On était fort loin des labyrinthes et autres hypogées robustes, bien frais, bien propres, bien clos, voire aseptisés de Toutankhamon & consorts, *aspergillus* mis à part... Ici, ce n'était plus que les rêves effondrés, incinérés d'une famille de gentilshommes campagnards. Qu'étaient-ils devenus au moment de la catastrophe? La tradition prétend qu'ils avaient tous péri dans l'embrasement du château. Donc, ces ruines étaient en quelque sorte le tombeau sans sépulture de leurs cendres éparses.

Griffé jusqu'à mi-jambe par les ronces, je retournai assez déconfit à la ferme en repassant la petite poterne dont la porte intérieure, manifestement, avait été refaite. Des pierres banales, des ronces obscènes, le grand naufrage d'un manoir disparu. Je m'attendais à vibrer, à tressaillir, à entrer dans les transes bleutées que Zéphyrin disait avoir vécues, et je ne dérangeai que les abeilles de la maison qui butinaient consciencieusement! Le maître de céans, s'apprêtant à déjeuner, me jeta un regard en coin et m'invita à prendre place.

– Zéphyrin, tu le tourmentes, notre jeune ami, avec tes balivernes. Tu vas lui gâcher ses vacances. Regarde dans quel état il s'est déjà mis en moins d'une heure! Et Elise, la voix toute de commisération, me proposa des salopettes de son mari, une belle blouse de vacher et de grosses bottes d'écurie, et de poursuivre:

«C'est beau l'archéologie, mais ça doit être drôlement salissant, et, en plus de ça, dangereux. Si tu tiens à continuer, fais bien attention. Il ne faut pas que tes parents te retrouvent avec une fracture du crâne ou une morsure de vipère cuivrée.»

– Elise, s'il te plaît. Christophe n'est plus un enfant. Il sait ce qu'il fait, et c'est peut-être ici qu'il aura trouvé sa vocation. Un jour, ce sera un archéologue célèbre, et la municipalité apposera sur notre façade une plaque de bronze:

C'est ici que le professeur Christophe Bonnecourt de l'Académie française a fait ses premières armes en archéologie.

– Christophe, n'écoute pas Zéphyrin, il divague, comme à l'accoutumée. Lui aussi aurait voulu être célèbre, violoniste de réputation internationale, couvert d'honneurs, toute la bonne société, surtout féminine, à ses pieds. Et pourtant, il a repris le domaine et n'en est pas plus malheureux pour autant. Son public, ce sont ses robustes montbéliardes. Il tire simplement sur d'autres archets. Comme on dit de nos jours, il lui arrive d'être «frustré», mais ça ne dure pas.

Je n'eus jamais l'occasion d'enfiler les salopettes, la blouse de vacher aux fleurettes brodées et les bottes que cette bonne Elise m'avait préparées. Voici pourquoi.

En quête de l'être mythique

Je passai toute cette journée à arpenter le village, préoccupé sans l'être. Secrètement ébranlé par les propos de Zéphyrin? Oui et non. On verrait bien si j'étais à mon tour contaminé par cette épidémie névrotique. Je retournerais à ma ruine dès le lendemain matin. Ma première visite fut pour le cimetière, qui entourait l'église consacrée à saint François. A part quelques cénotaphes bavards et deux ou trois caveaux démesurément prétentieux, ceux des notables qui avaient eu droit à des obsèques de première classe, les tombes étaient plutôt d'allure modeste avec leurs croix de pierre ou de fer, leurs dalles de calcaire ou leur simple couverture de gravier bien peigné. Je cherchai les seigneurs de Belval. Je furetai partout. Je demandai au curé qui arrosait ses rosiers. Il ne put me répondre. C'était un jeune prêtre arrivé récemment. Il me lança un regard chaleureux :

« Adressez-vous au sacristain, que je viens d'apercevoir, juste là, derrière le puits. C'est lui qui prend également soin du cimetière. Il le connaît comme sa poche et est intarissable sur l'histoire des familles de l'endroit. L'homme est bourru, mais sacrément érudit. Il sera enchanté, après avoir maugréé un petit coup, de trouver quelqu'un qui s'intéresse à l'histoire locale. »

Ni une, ni deux, je me dirigeai vers la margelle de pierre de taille en suivant la grande allée couverte de gravillon. Le sacristain y était, accroupi devant une murette qu'il réparait au mortier.

« Bonjour monsieur. Je me présente : Christophe Bonnecourt, en pension chez Zéphyrin et Elise, de la ferme du manoir. »

Aucune réaction. Bien embêté, je ne savais si le sacristain était dur de l'ouïe ou si c'était son foutu caractère. Le curé m'avait prévenu qu'il était « bourru ».

– Bonjour monsieur. Le curé m'a dit que vous étiez particulièrement férù d'histoire locale. Or, je m'intéresse à la famille de Belval et aux ruines du manoir. Je suis persuadé que vous pourriez m'aider et me conseiller.

Cette fois-ci, le sacristain avait été piqué au vif mais, toujours accroupi, il se contenta de tourner la tête vers son interpellateur sans changer sa posture d'un millimètre :

– Et après? En quoi cette vieille histoire peut-elle bien vous intéresser? Les ruines des Belval ont été fouillées et refouillées. Les gé-

néalogistes se sont cassé les dents sur la famille disparue sans laisser de traces.

Et le sacristain mauvais poil se remit à gâcher du mortier. Je me jetai à l'eau :

– Et la « Jeune Dame »... Qu'en pensez-vous ? Est-ce que c'est le fantôme d'une Belval morte dans l'incendie ?... Et ces ruines ensorcelées ?...

Cette fois-ci, j'avais pris de gros risques et en avais assez dit pour tirer le bonhomme de sa position défensive. Il se redressa, essuya ses mains au large sarrau bleu passé par-dessus une vieille chemise à rayures, et me fixa avec perplexité.

– Vous êtes donc en pension chez le Zéphyrin et c'est lui qui vous a raconté tout ça. Il n'a pas bien fait. On nous prendra une fois de plus pour des superstitieux, pour des... demeurés.

– Pas moi. Au contraire, cette histoire me fascine et j'aimerais l'approfondir. Zéphyrin me fait confiance et m'encourage. Simplement, il me dit de me méfier des ruines qui sont devenues branlantes.

– Il a bien raison et moi, je vous conseille vivement de ne pas y aller voir. Il n'y a plus rien. Les pillards sont passés par là déjà avant la Révolution. Quant à la « Jeune Dame », marchez sur des œufs !

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que vous devez être prudent. On peut y croire ou ne pas y croire. On ne connaît rien au surnaturel, donc, on ne joue pas avec lui. On ne le provoque pas. On doit avoir un saint respect de ce qui dépasse l'entendement. Je suppose que Zéphyrin vous a raconté la mésaventure de Justin, le fils du maréchal ? Oui ? Bon. Eh bien ! C'est une malencontre qui ne s'est pas bien terminée. Justin ne s'en est jamais remis. Sa fiancée l'a quitté quelques semaines plus tard. Il s'est mis à boire et, depuis lors, il ne travaille plus. Il erre dans le village comme une âme en peine et son père ne peut même plus l'utiliser pour des commissions. C'est un homme perdu ! Ça fera bientôt dix ans que tout a commencé.

– Est-ce que Justin, après sa fuite du cimetière, a revu l'apparition ?

– Il n'a jamais voulu le dire. On l'a vu se dégrader insensiblement. La déchéance a été insidieuse et continue. Il est bien clair que l'alcool a joué son rôle. Mais pourquoi lui, le sportif, s'était-il mis à picoler ?

– Pensez-vous que je puisse le rencontrer ?

– Voyez ça avec son père. Moi, je ne m'en mêle pas. Mais, à votre place, j'attendrais encore quelques jours avant d'entreprendre une telle démarche, quelques jours ou quelques semaines. Ici, vous n'êtes pas à la ville. Les gens sont secrets, et même butés. Ils ne se livrent qu'avec réticence. Vous pourriez sans le vouloir vous mettre toute la bourgade à dos. Si je n'hésite pas à vous parler franchement, bien que mon caractère de cochon soit connu loin à la ronde, c'est que j'ai longtemps vécu à

l'étranger. Je me suis frotté à d'autres mentalités et quelque part... votre entreprise m'intéresse, mais ne le dites surtout pas !

Soudain, le visage du sacristain s'illumina d'un large sourire. Il me tendit la main et me quitta sans façon. Je sortis du cimetière. Au moment d'en franchir le portail, je croisai le jeune curé sur l'escalier, le sécateur à la main, qui s'exclama :

– Au fond, ça ne me regarde pas. Mais je viens de surprendre notre sacristain vous faire un large sourire et vous tendre une main cordiale. Bravo ! Vous me donnerez la recette. Vous n'êtes pas d'ici...

– Non, je suis en vacances chez «le» Zéphyrin pour... au fait, je ne sais plus très bien pour combien de temps. Ça dépendra...

Et je plantai là le jeune curé. J'étais préoccupé... préoccupé par quoi ? Tourmenté de manière confuse. Peut-être ne faisais-je que piaffer d'impatience de ne pouvoir élucider instantanément le mystère de cette apparition qui commençait à me tarabuster sérieusement. Dame, à 17 ans, on est en droit de s'impatienter !

Et je rentrai à la ferme d'une traite. Il s'agissait pour moi de reprendre mes esprits, de les rassembler et de savoir ce que j'allais faire de mes prochaines journées puisque la fouille du manoir écroulé paraissait sérieusement compromise.

A midi, j'étais donc de retour à la table de Zéphyrin. Je lui rapportai la conversation que j'avais eue avec le sacristain qui m'avait convaincu de ne pas retourner dans les ruines.

« Bravo ! Il a pu te persuader. Tant mieux. Elise et moi, on n'aura au moins pas de blessé grave sur la conscience. Ces ruines sont réellement dangereuses mais tu paraissais tellement déterminé qu'on ne savait plus comment te dissuader d'y aller. Tu peux devenir archéologue réputé sans cela. Ou alors, reviens un jour avec une équipe bien outillée. Je te répète, tout a déjà été remué, fouillé, profané.

» Quant à la « Jeune Dame », tu verras. Je serais bien en peine de te donner des conseils. Au village, tout le monde croit l'avoir vue ou fait semblant pour ne pas demeurer en reste, sauf naturellement les esprits forts, qui ricanent. Elle est partout et nulle part. La révélation qu'on te fera, pour la majorité, sera invariablement la même, comme un stéréotype, à condition qu'un de nos autochtones daigne se déboutonner pour te faire une vraie confidence, par exemple : « Bien sûr que je l'ai vue, en plein jour même, sur la place devant la mairie. Elle semblait observer des enfants qui jouaient à colin-maillard et qui, eux, ne l'avaient pas remarquée. C'était en automne. Le soleil était assez bas sur l'horizon, et pourtant, elle ne projetait aucune ombre sur le sol. C'est peut-être ce qui m'a le plus frappé. » L'absence d'ombre, c'est le grand classique.

» Ou alors, à l'inverse, on s'esclaffera, on te soufflera à l'oreille balivernes, billevesées, hallucinations, obscurantisme, crises d'éthylisme,

visions démentielles, esprits dégénérés... pour rester dans les limites de la décence.

– Mais enfin, Zéphyrin, les autorités, la gendarmerie, le préfet, que sais-je, ont bien dû se manifester. Tu ne veux pas me dire que cette extraordinaire histoire n'a pas transpiré, que des journalistes ne s'y sont pas intéressés.

Ledit Zéphyrin se reversa un verre de cidre fermenté et poursuivit :

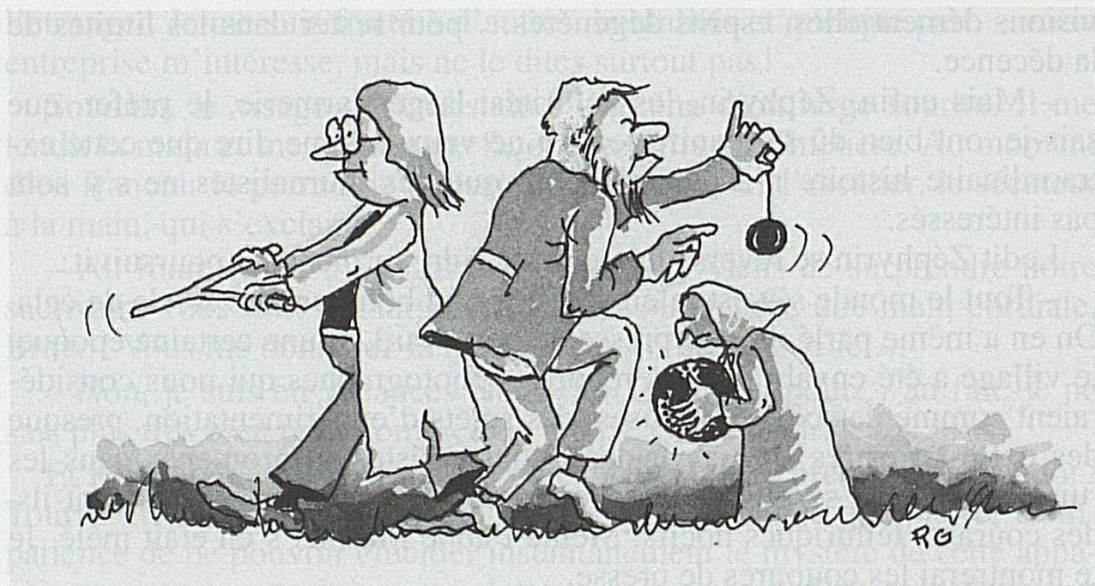
– Tout le monde s'y est intéressé, il y a un bon quart de siècle de cela. On en a même parlé dans la presse de boulevard. A une certaine époque, le village a été envahi par des reporters photographes qui nous considéraient comme des bêtes curieuses, des sujets d'expérimentation, presque des extra-terrestres ! On a vu des radiesthésistes se promener dans les ruines, et même se glisser dans les maisons, traquant, prétendaient-ils, des courants telluriques nocifs. Même l'abbé Mermet s'en était mêlé. Je te montrerai les coupures de presse.

» Armés de leur pendule, de leur lobe-antenne, de leurs baguettes, parallèles ou de coudrier, ils arpentaient posément les moindres recoins du bourg, solennels dans leur raideur, comme s'ils devaient par leur attitude persuader les spectateurs du sérieux de leurs gesticulations. Ils ne pouvaient pas savoir que le village comptait une bonne demi-douzaine de sourciers parfaitement efficaces, que les gens de chez nous étaient tous plus ou moins nés radiesthésistes, sinon rebouteux, et que leurs simagrées de citadins dédaigneux et prétendument inspirés ne nous touchaient pas.

» Quant à leurs courants telluriques nocifs, il y a belle lurette qu'ils avaient été localisés empiriquement, même par le bétail, même par les animaux domestiques, surtout par eux ! Regarde les chats, qui vont jusqu'à soigner leur confort en les recherchant ! Ce sont les meilleurs radiesthésistes du monde. Aussi, tu penses qu'en matière de nocivité, que de coups de pied quelque part se sont malencontreusement perdus au milieu de cette faune burlesque. Tu vois, les campagnards, on est lents à la détente, on fait longtemps semblant de ne pas comprendre, on grommelle, on bougonne, on maugrée avant de s'émouvoir... Que de fois le vieux sage de chez nous ne passe-t-il pas sa chique à gauche, à droite, avant le crachat de l'oracle. Ça peut prendre des semaines...

Je passai l'après-midi à suivre les chemins du finage, dans le secret espoir de rencontrer quelque chose, quelqu'un qui pourrait me mettre sur une piste, quelle piste ? Le soir était arrivé, imperceptiblement, un de ces soirs d'été aux crépuscules somptueux et interminables. Les fantasques rougeoiements du couchant s'adoucissent, les déchirures écarlates s'apaisent, se traînent languides entre les crêtes, les ombres s'allongent démesurément. Je rentrai par le chemin de la grande croix de pierre.

A un certain moment, j'eus l'impression très désagréable que ma veste rétrécissait dans le dos et se plaquait sur mes épaules, puis que ma



nuque s'enflammait. Nul doute, j'étais observé. Quelqu'un me fixait de derrière avec une acuité inaccoutumée. Le malaise se faisait toujours plus tenace, toujours plus obsédant. Ce phénomène télépathique est bien connu et personne n'en nie l'existence. Qui ne l'a expérimenté? Cependant, ici, en rase campagne, avec une telle intensité, loin de toute âme qui vive... L'épiderme en feu, je n'osais plus me retourner. J'accélérai le pas. Je sentis soudain comme un souffle glacial me parcourir l'échine. Une forme de fierté, de dignité m'empêchait de partir au galop. Et si on m'avait vu du village?

Trois cents mètres en contrebas, la large toiture de la ferme, prolongée par la grande ruine béante aux pans de murs délabrés, émergeait de la sorte de turgescence formée par le pré bombé. Je ne voyais toujours que la toiture, rien que la toiture. Un calvaire! Je me retins toutefois de courir et même mieux, j'adoptai une démarche qui se voulut nonchalante et qui devait être parfaitement grotesque. Quand je pénétrai dans le corridor, j'abandonnai mon allure ostentatoirement disloquée de faux dégingandé flegmatique, laissai choir ma pseudo-placidité et me ruai sur la porte de la cuisine. Celle-ci à peine entrebâillée, ce fut la délivrance.

On en était à l'heure du souper. La table était dressée. Un rond de serviette attendait mon bon vouloir. Cette Elise, ce Zéphyrin, quels gens soigneux, attentionnés! Le maître des lieux avait passé l'après-midi en tête à tête avec ses abeilles. Un essaim lui avait faussé compagnie et il venait de le ramener au bercail.

«Vois-tu, Christophe, il en est des abeilles comme des hommes. Toute une population, qui se sent à l'étroit, qui s' imagine être à l'étroit, qui croit qu'elle sera plus heureuse ailleurs, décide de partir, même contre l'avis de sa reine, et encore bien tard dans la saison. Un mauvais con-

seiller lui promet monts et merveilles et la mène tout droit à la catastrophe, voire au suicide collectif. Au fait, cette promenade bucolique ? As-tu entrevu quelque chose ? »

J'hésitais à lui faire état du sentiment d'angoisse qui m'avait tenaillé sur le chemin du retour, de cette impression irrationnelle qui frisait la peur panique. A force d'avoir cogité sur cette « Jeune Dame », sur cette histoire de revenant, est-ce que je ne finissais pas par être victime de la contagion ? Au fond, c'est peut-être bien de cela qu'il s'agissait, d'une vaste contagion, d'une formidable psychose collective qui frappait toute la population, un peu dans la même atmosphère que ces veillées d'hiver où l'on n'a parlé que de fantômes toute la soirée et où personne n'ose regagner seul son domicile, sinon en se retournant sans cesse... Je m'en ouvris à Zéphyrin, en y mettant les formes :

– Tout à l'heure, en redescendant le chemin de la croix de pierre, j'ai soudain eu l'impression, la très forte impression que quelqu'un m'observait de derrière avec insistance. Le sentiment était même violent, si violent que je n'ai pas osé regarder, tu te rends compte ? Si je n'avais rien su au sujet de la « Jeune Dame », crois-tu que j'aurais eu ces sensations ?

– Mais mon cher Christophe, ce que tu me décris là m'est souvent arrivé, et je fais la différence avec le phénomène télépathique bien connu qui veut que l'on se retourne quand on se sent observé par un de ses semblables qui dirige obstinément ses pensées sur nous. Dans ce que tu as vécu, c'est infiniment plus fort, plus pénétrant, et tu n'as nulle envie de te retourner, et en même temps, tu crains de prendre la fuite.

» Si tu prends la fuite, c'est comme si tu perdais le contrôle de toi-même, au risque de tomber et de te trouver désarmé devant quelque chose, quelqu'un de redoutable, devant une... apparition que tu ne tiens pas du tout à voir. Enfin, tu crains aussi le ridicule. Si on te surprend en train de courir comme un forcené en bas d'une charrière, sans une harde de loups ou de sangliers à tes trousses, qu'est-ce qu'on pensera de toi ? Ce qui vient de t'arriver, je l'ai souvent vécu.

» Tiens, la semaine passée encore, je rentrais des prés de montagne sur mon tracteur. Brusquement, j'ai eu la conscience très nette que quelqu'un se tenait debout derrière mon siège, à quelques centimètres de mon col de chemise. Cette « présence » provoquait une réelle douleur physique et j'étais dans le haut de la forêt de l'Envers, le lieu le plus isolé du territoire communal, le plus sombre aussi entre ses grands épicéas. Que faire ? Se retourner pour voir ? Impossible. S'arrêter ? Tout aussi impossible. Je me suis donc mis à chanter à tue-tête tout ce qui me passait par la tête, à hurler, à beugler mes chansons de régiment, à donner des gaz comme un dément.

» J'arrive dans la grande clairière, au comble de l'angoisse. L'être est toujours dans mon dos, je le sens, je sens son haleine. Je vise le beau milieu de la prairie où je dois coûte que coûte m'arrêter, sinon c'est

l'accident. Je rentre la tête dans les épaules et freine comme un désespéré. Un demi-tête-à-queue dans la haute herbe, le tracteur prêt à repartir vers le haut, les mains agrippant fortement le volant, je lève les yeux et fouille le grand rétroviseur central, rien, celui de gauche, rien, celui de droite, rien. Je tente enfin la démarche la plus risquée, la plus folle... je tourne la tête, d'abord d'un côté, puis de l'autre. Rien. Je saisis mon courage à bras le corps et me retourne alors d'un bloc, quitte à être foudroyé sur place. Rien, absolument rien.

» Dix minutes plus tard, je garais mon engin devant la ferme. Exclamation d'Elise :

– Mais qu'est-ce qui te prend Zéphyrin, tu es blanc comme un linge ! Tu ne te sens pas bien ?

– Ça va, ça va.

C'est tout ce que j'ai pu répondre. Surtout, j'avais vraiment honte de raconter mon histoire à Elise. On évitait le plus possible de parler de la « Jeune Dame », un peu comme dans tous les autres couples du village. J'en viens même à me demander si certaines de ces épouses ne seraient pas jalouses de ce spectre... un comble, mais on aura tout vu !

Le repas achevé, Elise partit chez sa voisine où, une fois par mois, il y avait réunion d'agricultrices sous la houlette de la fille de François du haut des vergers, Antoinette, qui avait suivi les cours de l'Institut d'agronomie, une avant-gardiste donc. On parlait de « respect du paysage », pas encore d'« environnement », de « cultures naturelles », le « bio » étant loin d'avoir établi sa tyrannie commercialo-logorrhéique. C'était une manière de diversifier la production agricole et d'arrondir les revenus de ces paysans de moyenne montagne. La réunion allait durer deux bonnes heures, le temps pour Zéphyrin, qui revenait de la cave avec une bouteille de cidre fermenté, d'expliquer à Christophe à quel point la « Jeune Dame » avait bouleversé la vie des villageois.



Un beau cidre blond, non filtré, mousseux à souhait, coula dans les deux grands verres à côtes que Zéphyrin avait entrepris de remplir avant de bourrer sa bouffarde. Comme tous les gens qui vivent près de la terre, il prit largement son temps, ce temps que le rythme immuable des saisons lui faisait respecter sans trace d'impatience, quel que fût l'écoulement qu'il daignait se donner.

« Mon cher Christophe, au point où tu en es, autant que tu pénètres un peu plus les secrets de notre village. Ça te sera peut-être utile dans la suite de tes recherches sur la famille de Belval et, surtout, si tu te mets à étudier l'énigme de la « Jeune Dame ».

» Il y a quelques mois, notre cabaretier de la Grand-Place François Montselvant et sa femme Lucienne sont rentrés d'un voyage organisé en Ecosse. On a tous cru que c'était pour le festival d'Edimbourg, d'autant plus que Madame se pique de musique. Eh bien non ! On faisait fausse route. M^{me} et M. Montselvant s'étaient inscrits à une visite des châteaux hantés des Highlands, pension complète, ambiance feu de bois et chandelles, craquements de la pourtraison, bruits de chaînes garantis sur prospectus, hurlements du vent sous les portes et dans les croisées disjointes, taches de sang brunâtres apparaissant et disparaissant au gré de l'humeur des spectres et des organisateurs.

» Ils rentrèrent enthousiasmés et, depuis lors, on ne parle plus que de ça dans leur troquet. Il est vrai que notre coin de pays a tendance à s'assoupir, que nos jeunes désertent, que les résidences secondaires, fermées presque toute l'année, finiront par prendre le dessus. Attirer l'industrie ? Laquelle ? Comment ? On est loin de tout. Labourage, pâturage, élevage, bûcheronnage et décolletage sont de moins en moins bien implantés, menacés par la concurrence des basses plaines à hauts rendements et des pays à faibles revenus.

» Les Montselvant avaient trouvé « le filon ». La « Jeune Dame » deviendrait un argument touristique majeur. On agrandirait le restaurant, on en ferait un hôtel, pas une pension de famille ou un gîte rural, non, un vrai trois étoiles pour commencer. On aménagerait les ruines du manoir en un lieu fréquentable doté de tout le confort requis pour touristes ventripotents, en espadrilles, citadins pur sucre, avec son et lumière selon la nouvelle mode, cafétéria et kiosque à souvenirs. On organiserait un circuit en autocar par les chemins vicinaux, accompagné d'une attaque de la diligence dans une première étape, complété par un petit train à voie étroite plus tard, avec locomotive du Far West, wagon panoramique-restaurant et coups de sifflet assortis.

» La petite chapelle latérale de l'église serait restaurée et – recherches historiques faites en bonne et due forme – attribuée de plein droit à la famille de Belval. Ce serait l'aboutissement géographique d'un pèlerinage dont il conviendrait de fixer l'itinéraire pédestre.

» Un grand centre commercial présenterait l'artisanat local, inspiré de la «Jeune Dame»: écus et armoiries de la famille disparue, manoir en boîte de construction, fantômes de toutes tailles, en céramique, en faïence, en plastique, en pendentifs, en presse-papiers, sur vitrail, sous cloche transparente neigeuse, pierres des ruines montées sur socle en véritable chêne du pays, boîtes à musique exhalant des soupirs et gémissements, raps et bruits de chaînes, etc., plus tous les accessoires vestimentaires, costumes d'époque, maillots, casquettes, ceintures, foulards, slips, et même voiles, tuniques, toges, linceuls, suaires pour les déguisements réalistes.

– Et les habitants du bourg, comment réagissent-ils ?

– Eh bien, vois-tu Christophe, le village, fidèle à son système des cli-vages gaulois et républicains, s'est instantanément divisé en deux camps d'irréductibles: les pour et les contre, à la seule différence que les «pour» de maintenant ne sont pas automatiquement les «pour» d'hier, et vice versa.

– C'est-à-dire ?

– C'est-à-dire que les partisans du monstrueux projet des Montselvant ne sont pas toujours ceux qui croient en la «Jeune Dame», bien au contraire. Quant aux adversaires les plus résolus, ils appartiennent généralement au camp des adorateurs, qui voient partout son fantôme. Ce sont eux qui considèrent comme un sacrilège de commercialiser un esprit, un esprit aussi pur que cet être désincarné qui fait fantasmer ou terroriser une bonne partie de nos concitoyens.

» D'autres farouches opposants, les incrédules, les rationalistes, les cartésiens, les esprits forts, craignent que le village ne se noie dans un océan de ridicule, singulièrement depuis qu'ils savent comment on baptiserait ce curieux «parc de loisirs»... Tiens-toi bien: *Fantom'land*, ou *Phantom'land*, ou encore *Spectr'land*... on hésite, on va consulter un spécialiste. D'accord, c'est dans l'air du temps, ça fait moderne, dynamique, tourné vers l'avenir... au fond, quel avenir ? La débilité à l'état brut... Tu vois, à défaut d'imagination, on se pique de connaissances linguistiques à la mode alors qu'il ne s'agit que d'une anglomanie de pacotille. On finira par apprêter les *land* à toutes les sauces. Une honte pour notre vieille et robuste civilisation ! mais une plus grande honte encore d'exploiter cette image de pureté et qui sait, de détresse et de peine infinie. Les «âmes en peine», ça doit bien exister, en dépit de mes fortes réticences...

» Les Montselvant y croient dur comme fer. Ils sont déjà venus me trouver pour un arrangement au sujet de la mise en valeur de la ruine... Ils se prennent réellement au jeu, à en être attendrissants. Mme Montselvant s'est récemment mise à porter des chapeaux à larges bords et à se faire donner du «Madame de...» lors de ses courses en ville. C'est ce

qui se colporte dans le village. Aberrant ! Tout ce battage autour des Belval n'est-il pas suffisamment indécent ?

– Mais Zéphyrin, je n'ai rien remarqué de tout ce que tu me racontes.

– Si ça se trouve, tu ne remarqueras rien. Tu n'es pas d'ici. A part le sacristain qui relativise tout parce qu'il a roulé sa bosse, personne au village ne te mettra au parfum. Enfin, Christophe, il est temps de se remettre. On ne va pas attendre Elise qu'Antoinette n'a pas fini d'endoctriner avec ses «cultures saines» et autres fariboles... Bien mastiquer, bien respirer, bien marcher, manger modérément, bien dans sa peau, l'esprit libéré, des pensées positives, tout est là ou presque. On reparlera de cela demain, à tête reposée. Bonne nuit et ne fais pas de cauchemars...

Un regard furtif dans l'enfilade des siècles

Il était minuit passé. J'avais entendu Elise rentrer de sa soirée «santé par la nourriture» et l'escalier craquer sous ses pas, les craquements sourds et prolongés que fait le bois massif après une usure multiséculaire lente et régulière. Le morbier ébréçait le silence à intervalles de trois secondes, son long balancier battant la mesure d'un temps à l'écoulement démesuré. Je les avais comptées, tant ce bruit de mécanique soigneusement huilée occupait tout l'espace de la pièce.

Comme à l'accoutumée, je m'étais assoupi la lumière allumée, *le Livre des morts des anciens Egyptiens, suivi d'autres livres des morts...*, ouvert sur l'édredon au chapitre LXXVI «Pour changer de Forme à volonté». Zéphyrin m'avait prêté ce pavé papier bible de 1800 pages sans me préciser les raisons de son geste et il devait bien être deux heures du matin lorsqu'un épais brouillard morphéique m'envahit...

Etais-je réellement endormi ? Impossible de l'affirmer. Le morbier avait-il cessé de battre ? Dans cet état de demi-conscience où toute volonté est annihilée, j'avais l'impression de percevoir un lointain brouhaha, non pas celui qui traverse simplement les cloisons matérielles, mais une rumeur bien plus éloignée, comme amortie, étouffée, distordue par le franchissement du mur de la quatrième dimension, aux plis et replis secrets et fugaces. Des chants, des rires, l'étonnante musique d'instruments à cordes égrenant les airs d'une époque révolue, bien révolue et même fort reculée selon ma jeune expérience musicologique, m'effleuraient en légères bouffées à intervalles irréguliers, comme s'ils s'essoufflaient dans la traversée de l'interminable galerie des siècles. Dressé tout soudain sur mon séant, sorti de ma léthargie et même bien réveillé, j'identifiai sans peine les airs que mon père se prenait à jouer sur le piano, la gavotte, le menuet, la bourrée, la chaconne, les tricotets, la passacaille, la gigue, la farandole... Un petit plaisantin ou un amoureux

de danses anciennes donnait sérénade à tout le quartier par électrophone interposé. C'était la seule explication. Peut-être un cours d'initiation musicale dispensé par la radio aux auditeurs insomniaques, ou la rediffusion d'une manifestation publique, d'une fête de musique, enfin bref... une situation banale.

Etrange toutefois de constater que ces bribes de musique semblaient provenir de l'intérieur de la maison. J'en eus la conviction en ouvrant la fenêtre. Le village était profondément endormi sous un lourd édredon de silence que seule une chauve-souris parvenait à griffer de son cri suraigu. Était-ce alors Zéphyrin? Non, Zéphyrin dormait, sans aucun doute, et même du sommeil du juste. Un poste de radio oublié? La radio domestique se trouvait à la cuisine. Un locataire clandestin? Inimaginable. Le son que je percevais semblait filtrer à travers la grosse cloison du fenil.

Réellement intrigué? Je fis la lumière et, en pantoufles, sortis dans le couloir. Le son, lointain, provenait indéniablement de l'étage au-dessus, du fond de la grange à fourrage, amorti par l'amoncellement des bottes de paille, un bruit de musique qui me parvenait par vagues, comme une houle tranquille. Je le percevais clairement, mais toujours aussi faiblement, comme s'il s'insinuait à travers les multiples obstacles nous séparant du monde souterrain le plus hermétique, remontant du tréfonds d'un univers invisible et inaccessible.

Saisissant la lampe de poche qu'Elise avait glissée dans le tiroir de ma table de nuit, je me dirigeai vers l'escalier étroit et pentu qui, au fond du couloir, prenait à gauche et permettait l'accès direct à la haute grange. Je dus m'y reprendre à plusieurs fois pour entrouvrir la porte qui isolait les combles du corridor. Une botte de paille obstruait le passage. Le volume de l'énorme pièce formée par le toit à deux pans était rempli de la litière et du fourrage rentrés récemment.

Ce qui me frappa, c'était la taille monstrueuse de la charpente, de ses puissants arbalétriers, de ses poinçons et de ses contre-fiches d'un autre âge dont ma lampe de poche projetait les ombres folles sur les tuiles de la toiture. Élément traditionnel du décor, les toiles d'araignée étaient partout. Certaines, peut-être aussi vieilles que le bâtiment, pendaient sous la poutraison en de longues grappes chargées de poussière. Je n'eus pas à m'orienter longtemps. Les rumeurs de fête, s'il s'agissait bien de cela, provenaient du fond de la haute grange, de la muraille cyclopéenne qui avait frappé mon imagination lorsque j'étais descendu pour explorer les ruines.

Enjambant tant bien que mal l'entassement des bottes fraîchement engrangées, je me retrouvai à un demi-mètre du robuste mur de refend qui avait un jour arrêté la progression de l'incendie. Étonnamment, un véritable fossé me séparait de lui. Impossible de m'en approcher plus. Hypnotisé par les grosses pierres de taille soigneusement jointes, je tendis le

bras et, rampant d'une botte à l'autre, appliquai les mains avec précaution contre le calcaire poussiéreux. J'écoutai, envahi par la gêne de celui qui viole un secret. La sourde rumeur, les bouffées de musique, tout restait lointain, mais aussi clairement perceptible que lorsque j'étais dans ma chambre, rien de plus, comme si je ne m'étais en réalité pas rapproché d'un iota de la source du bruit. Cela en devenait irritant, car en définitive rien ne me prouvait que ces bruits provinssent du grenier, encore moins du mur de séparation. Au fond, ils étaient partout et nulle part.

Le ronflement d'un moteur. Le car de ramassage emportait le voisin de Zéphyrin qui, comme chaque matin en toute saison, se rendait, esclave moderne, à son travail dans une usine située à quelque cinquante kilomètres de là. Ma montre indiquait cinq heures. J'avais donc passé plus de quatre heures à errer dans les combles, à tâter le gros mur froid à défaut de pouvoir y coller mon oreille, à me couvrir de toiles d'araignée. L'aurore triomphante s'était substituée aux subtiles lueurs de l'aube et infiltrait ses touches rougeoyantes dans les interstices de la toiture. Il était temps de regagner ma chambre. Les rumeurs lointaines que je persistais à entendre sortir d'un autre temps s'étaient peu à peu apaisées. Les paroles de Rilke épistolier me revinrent inopinément en mémoire comme une mise en condition :

Nous sommes les abeilles de l'Univers.

*Nous butinons éperdument le miel du visible pour l'accumuler
dans la grande ruche d'or de l'Invisible.*

Dans la situation qui était mienne, Rainer Maria surgissait à point nommé. A califourchon sur une botte de paille, j'essayais de comprendre ce qui m'arrivait dans ce décor quelque peu surréaliste. N'étais-je pas proche de la grande ruche d'or ?

Quelques minutes plus tard, dépit, j'avais regagné ma chambre. Zéphyrin venait de se lever et je l'entendais marcher dans la basse grange. Qu'allais-je lui dire ? Oserais-je lui raconter ma nuit, ma quête opiniâtre à l'écoute d'un monde parallèle, d'un univers englouti ? Le ridicule était tapi dans l'ombre... J'en avais conscience. Pourtant, je brûlais de tout raconter.

– Voilà ce garçon déjà debout. Tu es bien matinal, Christophe ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Bonjour, Zéphyrin. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Cette histoire du manoir me poursuit. Tu vas me trouver grotesque... Enfin, tant pis, je te dis tout, mais, en préambule, je te demande si tu te connais un voisin mélomane qui écoute en pleine nuit, sur son électrophone ou à la radio, de vieilles danses du temps jadis.

– Le seul proche voisin, c'est Pierrot, qui a quitté la terre pour entrer en usine. Je ne le vois pas écouter de la musique en pleine nuit, il se lève

si tôt, il rentre si tard qu'il n'en a pas trop de quelques heures pour récupérer. Sinon, la ferme suivante est à plus de cinquante mètres, et elle est abandonnée. Où veux-tu en venir ?

— Cette nuit, j'ai clairement entendu, quoique faiblement, des airs de danses qui provenaient de... au fond, je n'en sais rien. J'étais bien réveillé. Je me suis levé. J'ai d'abord ouvert la fenêtre. A part une chauve-souris, rien. La rumeur lointaine n'était pas plus forte. Je me suis alors permis de monter sur le solier. Là, j'ai eu l'impression que les bouffées de musique que je percevais — car c'était bien une musique, une musique très cohérente qui me parvenait par vagues plus ou moins fortes — traversaient le mur de refend, comme si elles avaient franchi des espaces vertigineux. Qu'en penses-tu ?

— De toute mon existence, je n'ai jamais rien entendu de pareil, Elise non plus, elle me l'aurait dit. Tiens, au fait, je viens de lire dans les dernières *Lectures pour tous* un article extrêmement intéressant sur ces individus qui perçoivent directement des émissions de radio dans leur cerveau et qui sont même obligés de vivre avec un casque métallique pour s'isoler de ces ondes qui les rendent fous. Ce n'est sûrement pas ton cas. Je ne fais qu'émettre une hypothèse.

— Je n'ai jamais rien éprouvé de semblable et te jure que ces vieilles mélodies venaient d'ailleurs, comme un ruissellement irrégulier ou plutôt un flux et un reflux. J'ai tout d'abord bien cru qu'elles étaient nées dans mon premier sommeil, un peu comme les phénomènes hypnagogiques. Il n'en était rien. Même bien réveillé, debout au milieu de la chambre ou sur le solier, j'ai entendu très clairement des rumeurs de musique et même d'autres sons, comme le brouhaha que ferait une assemblée nombreuse.

— La nuit prochaine, si ça se reproduit, n'hésite pas à me réveiller.

La journée me parut interminable. J'avais l'impression que les aiguilles du morbier étaient engluées sur le cadran. Je descendis avec Elise faire des courses en ville, distante de vingt kilomètres. Elle m'autorisa même à prendre le volant, à suivre toute la rue de la République et à parquer devant la préfecture ! A cette époque, les voitures étaient encore rares dans les provinces reculées... Nous passâmes d'une boutique à l'autre. Je portais les cabas. Les emplettes faites, nous entrâmes au tabac acheter la presse hebdomadaire, essentiellement en noir/blanc en ce temps-là mais déjà joliment accrocheuse. Le grand quotidien de boulevard *Les Potins* barrait toute sa première d'un titre dévastateur :

Le village de Villerans secoué par un nouveau et terrifiant sabbat de sorcières.

La maréchaussée impuissante.

— Tu vois, Christophe, des détraqués, il n'y en a pas que chez nous. Là, c'est des sorcières. Et le pire, c'est que la gendarmerie intervient, et naturellement pour rien !

– D'accord, Elise, la ficelle est un peu grosse, mais pour la «Jeune Dame», il me semble que c'est autre chose...

Une heure plus tard, nous avions regagné la ferme, la provision de magazines faite, y compris *Les Potins*. En attendant le repas du soir, je descendis dans la ruine du manoir par la poterne de la basse grange. Je devais savoir s'il existait un autre accès dans le mur de refend, en quelque sorte un regard qui me permettrait d'avoir une vue d'ensemble de la ruine. Il y en avait un ! A la hauteur du solier, en partie dissimulée par une brassée de lierre, une grosse niche à dix mètres du sol, d'environ un mètre cinquante de hauteur sur un demi-mètre de largeur, fermée de l'intérieur au moyen d'un volet métallique. D'après son emplacement sur la façade, elle devait donner juste derrière le gros tas de bottes de paille, à l'endroit où je n'avais pas pu approcher plus de la muraille. Pourquoi ne l'avais-je pas vue lors de mon exploration de la nuit précédente ?

Je mesurai huit mètres à l'horizontale depuis l'angle gauche de la ferme. C'est là qu'il faudrait pouvoir se glisser derrière le monceau de paille. Toutefois, je n'entreprendrais rien avant d'avoir entendu les mystérieuses rumeurs, si elles devaient se reproduire.

L'après-midi traîna lamentablement en longueur, le repas du soir fut sans fin, la veillée se révéla interminable. J'en arrivai même à ne plus prendre part à la conversation que par monosyllabes, ce qui n'échappa à personne. C'est la bonne Elise qui intervint : «Christophe, après la nuit que tu as passée, et les cabas que tu m'as portés, je comprends que tu sois épuisé. N'hésite pas à monter dans ta chambre quand tu voudras. N'oublie pas de fermer les fenêtres qui donnent vers l'est. Un gros orage se prépare. Les teintes du ciel et mon vieux rhumatisme ne me trompent pas.»

Je m'étais juré de rester éveillé et pourtant, à peine étendu sur mon lit non défait que je plongeai dans un sommeil tourmenté, agité par des rêves confus où les sorcières de Villerans se mêlaient au faste du grand bal du manoir, semant la panique en faisant tournoyer leurs longs balais de bouleau par-dessus les têtes emperruquées et poudrées.

Réveillé en sursaut, trempé de sueur, la lampe de chevet braquée en plein visage, je fixai le morbier : il était minuit et demi.

Un air de menuet ! Les trois temps de son *tempo moderato* à la mode du 18^e siècle se frayaient comme la veille un passage incompréhensible à travers une multitude d'obstacles tout aussi mystérieux et me parvenaient assourdis. Le temps, l'immuable et implacable temps avait placé un filtre immatériel entre l'irréel et le réel. Cette fois, j'en étais persuadé. Une pluie soudaine s'était mise à battre furieusement le carreau en rafales irrégulières. Les bourrasques d'un vent hargneux secouaient les contrevents. Elise et ses douleurs articulaires avaient eu raison. Une véritable tempête se déchaînait.

Perçant la tourmente, les rumeurs de fête, toujours aussi ténues, me parvenaient par vagues, comme le flux et le reflux tranquille constaté la nuit précédente. Pas de doute. Je devais y aller. Je devais savoir, en avoir le cœur net, selon l'expression consacrée. Peu après, j'étais sur les bottes de paille derrière lesquelles Zéphyrin avait laissé un vide d'environ cinquante centimètres jusqu'au mur de refend, gris de salpêtre. Je compris qu'il s'agissait d'éviter que la paille ne se chargeât d'humidité au contact des suintements qui apparaissaient un peu partout entre les gros blocs de calcaire. Fouillant de ma lampe ce fossé resserré et profond d'au moins un demi-étage de maison, je découvris à sept mètres de la paroi orientale de la ferme, au niveau du sol, un volet métallique couvert de pustules de rouille, fixé au mur par de puissants gonds et fermé par un loquet pris dans un mentonnet. C'était bien l'orifice découvert la veille sur la façade, côté ruine, une porte qui, jadis, était communicante avec le manoir.

M'aidant des coudes et des genoux, à la façon des ramoneurs d'antan ou des spéléologues, je me laissai glisser à côté du volet. Au comble de l'émotion, j'y collai mon oreille: les mêmes bouffées de musique et de très lointains éclats de voix, des rires, des exclamations. Le plus dur restait à faire, moralement et physiquement, ouvrir ce lourd volet... et voir. Accroupi tout contre le mur frais et humide, j'hésitais et, finalement, de la main gauche, je tentai de soulever le loquet. Impossible. La rouille l'avait littéralement soudé au mentonnet. Je m'y repris à plusieurs fois, en vain.

Il n'y avait qu'une solution, descendre dans l'atelier où Zéphyrin bricolait et réparait ses instruments aratoires, prendre dans sa panoplie une massette et trouver du dégrippant. A pas de loup, je traversai tout le rural et, le geste d'une fébrilité inaccoutumée, la lampe de poche comme seul éclairage pour ne pas attirer l'attention, j'emportai un gros marteau et un bocal rempli d'un liquide brunâtre étiqueté «Déroutant». J'avais soudain l'impression d'avoir mûri, d'avoir accumulé les ans sur mes épaules d'adolescent, tant l'épreuve était forte. Cinq minutes plus tard, recroquevillé tout contre le gros mur suintant la pluie qui tombait à verse, la lampe de poche entre les dents, j'assénai un coup de marteau au loquet qui demeura inébranlable. Un second, plus fort, sans plus d'effet. J'arrosai alors la pièce de fer forgé récalcitrante du liquide brunâtre qui empestait le pétrole. A la troisième tentative, elle céda et se souleva. Des écailles de métal rouillé tombèrent sur le plancher. Le volet se décolla du mur et s'entrouvrit de quelques centimètres. J'avais mauvaise conscience, comme si je venais de commettre un sacrilège, la profanation d'un lieu sacré.

Des deux mains je saisis la lourde tôle et m'arc-boutai. Les gonds, mangés par la rouille, résistaient à leur tour. Aspergés de dégrippant, ils se débloquent et je restai là, ne sachant plus que faire. Les rumeurs de



fête ne s'étaient pas amplifiées, comme si elles venaient d'ailleurs, de plus loin encore. Fermant les yeux, je finis par tirer sur le volet, et dégageai tout grand le guichet, laissant la tempête se ruer dans le grenier. Un puissant souffle de vent mouillé, une branche de lierre détrempée, un bruit d'ouragan.

Dans un bourdonnement sourd j'entrevis, émergeant du gouffre obscur, comme noyé de brume, d'une brume bleutée, un lavis en camaïeu qui laissait apparaître en demi-teintes une vaste salle, une salle de bal illuminée par de nombreux flambeaux d'argent aux flammes étonnamment figées, comme si elles étaient insensibles à la tempête. Perçant la buée d'une vitre invisible, une farandole de belles dames et d'officiers chamarrés se déroulait en mouvements serpentins et spiralés aux accents d'un orchestre de cordes planté sur une estrade. Une jeune fille en longue robe blanche se détacha du groupe et s'approcha du guichet, écartant le lierre de sa main gantée, les lèvres diaphanes effleurées d'un sourire indéfinissable : « Viens ! je t'attendais ».

A cet instant, les murs branlants de la ruine s'effondrèrent dans un fracas d'apocalypse. Une bourrasque plus violente que les autres me repoussa contre les bottes de paille et je perdis connaissance.

Elise, Zéphyrin et un vieux monsieur à binocle, col cassé, un stéthoscope autour du cou, penchés sur moi, me considéraient avec une ten-



dresse mêlée de curiosité. J'étais sur mon lit dans une robe de chambre inconnue, démesurément grande.

«On peut dire que tu nous as fait peur. Il nous a fallu plus d'une heure pour te retrouver et te tirer de là! Enfin, le docteur dit que tu n'as rien de grave, seul un eczéma au visage et aux bras, qui passera très vite. Il en a l'expérience.»

Ainsi parla Zéphyrin dans un large sourire d'apaisement, et ajouta:

La ruine du manoir n'existe plus. Elle s'est effondrée, minée par l'inondation de la nuit passée. Il n'en reste plus qu'un monceau de gravats que l'on va aplanir et fleurir. Par bonheur, la ferme n'a rien eu, encore un miracle! Ces pauvres Belval ont enfin trouvé une sépulture. Il n'y aura pas de «son et lumière» chez nous. Remets-toi vite. Il ne faut pas que tes parents s'aperçoivent de quelque chose. Ils pourraient ne pas comprendre.

– Dites, Elise, Zéphyrin, je l'ai vue. Elle a écarté le lierre et m'a invité à la suivre, juste avant l'effondrement et la rafale qui m'a rejeté à l'intérieur.

– Comme on dit chez nous, ton heure n'était pas venue et cette fois-ci, tu appartiens au cercle le plus étroit des initiés. Tu es même devenu leur chef de file. Qu'en pensez-vous, docteur?

L'homme de l'art se contenta de toussoter, boucla sa mallette, me tapota amicalement la joue et sortit.

Raymond Bruckert (Plagne), géographe et écrivain.

Rémy Grosjean (Plagne), dessinateur-illustrateur.

*La vie est un sillage
La vie a un visage
Celui de l'être aimé*

